

Nicole Steyaert

Vivre avec  
les morsures du rat





*Des violences infinies où s'abreuve la folie, il choisit la plus subtile et la plus inattaquable : le silence.*

Alessandro Barico  
*Les châteaux de la colère*



## PROLOGUE : Novembre 1982

C'est chaque fois que je sors la poubelle le dimanche soir que j'entends des soupirs exhalés dans l'ombre des sapins.

Je sais que demain je devrai me lever plus tôt pour ramasser mes immondices éparpillées sur la devanture de la maison.

Je décollerai le billet griffonné et attaché avec du sparadrap sur le couvercle de la poubelle.

Du sparadrap imbibé de taches de sang. Je sais tout cela...

Je ne pourrai m'empêcher de lire le message qui est chaque semaine identique depuis 2 mois. : « **Salope, tu n'échapperas pas à la vengeance.** » et en dessous, tracée avec des doigts ensanglantés, la croix celtique.

Je sais tout cela, comme si je l'avais déjà vu dans un rêve, mais je ne ferai rien.

Je me suis délivrée d'un passé douloureux.

J'ai déjà donné toute mon énergie dans un

combat si long. Je n'ai plus cette force du désespoir.

La pointe de mes chaussures déloge un mégot sous un tas de feuilles mortes. Du bout de mes gants d'infirmière, je l'observe, pas de doutes, c'est le joint d'un p'tit drogué. Des jeunes en déroute, en quête de défis ou de pertes de mémoire.

Arrête de te raconter des histoires Claudine, ce ne sont pas des gamins déboussolés, tu le sais que c'est une vengeance organisée, une énorme machinerie qui peut t'anéantir.

Une boule d'angoisse me cloue sur la porte refermée de mon habitation, je sens des regards partout, à travers les murs, sous la table. J'entends des chuchotements aux oreilles, je ferme les yeux pour courir jusqu'au divan me blottir sous un coussin.

Appeler, appeler la police... pour leur dire quoi ? « Chaque lundi, on renverse mes poubelles et en plus ils se droguent et ils font des croix de la symbolique néonazie » absurde !

NON ! Ils ne sont pas plusieurs, je le sais, il est seul.

Je l'ai aperçu, il ne vient pas que le dimanche soir, j'ai vu plusieurs fois sa silhouette immobile au pied du même sapin, il m'attend...

Il est jeune, vêtu de noir, blouson de cuir, cheveux rasés.

Je me prépare un café à la cuisine, un Xanax pour la journée je reporterai, une fois de plus, la rencontre inévitable avec l'inconnu.

Nous ne sommes pas des inconnus l'un pour

l'autre, je ne suis pas une proie choisie par hasard...

Mon travail d'infirmière-accoucheuse à l'hôpital occupe mon esprit à temps plein.

A ma pause, je m'isole pour faire le point. Je n'ai que des intuitions, le sentiment inquiétant de « déjà-vu », comme une scène vécue dans un rêve et qui surgit sur ma route sans même me laisser surprise. Aurai-je le courage de traverser l'écran de mes songes pour aller à sa rencontre ?

Un mois que ça dure, est-ce lui qui se décidera ?

En rentrant tard ce soir, je me cogne les pieds à un colis déposé devant ma porte.

Sans prudence, machinalement, je repousse le papier journal à l'aide d'un bâton et découvre le cadavre d'un lapin dont la tête ne tient plus qu'à un ligament.

Le corps ensanglanté roule et finit sa course à mes pieds... un message : « ***toi aussi, c'est comme ça que tu le paieras*** »

Oh non ! Pas ça, pas un petit lapin, pas cette horrible histoire de mon enfance !

J'interdis à mon esprit de fonctionner et comme un automate j'enlève ma veste, mes chaussures, prépare un nescafé, ouvre le frigo, avale du jambon, grignote un bout de pain, fais couler un bain, m'écroule sous les draps...

Mais la nuit ramène des frayeurs que j'avais pourtant mises à mort il y a bien longtemps.

Il est revenu, le rat, le compagnon des nuits

d'horreurs de mon enfance.

Il tente la reprise de son pouvoir, il est là, adhérent comme une ventouse à mon dos ruisselant de sueurs, je ne veux pas croiser son regard.

Le matin, je me retrouve sur le sol de notre ancienne menuiserie qui est au fond du jardin derrière une haute clôture. C'est là que je me sens chez moi. C'est dans l'odeur familière du bois que mon souffle s'apaise dans un rythme régulier. C'est dans le moelleux des copeaux que je creuse mon cocon protecteur. C'est sur le dos des planches polies que ma main passe et repasse pour un rituel qui me rassure.

Pourtant ce fut également un lieu de souffrances, mais c'est le seul endroit qui me ramène à l'odeur de l'enfance, j'y retourne comme un marin à ses ports d'ancrage familiers. Viscéralement, on remet ses pas sur le chemin de la maison familiale même si on y a connu les pires douleurs.

L'aube me retrouve allongée sur deux planches qui forment une croix sur le sol.

Quand je veux me soulever et secouer les copeaux accrochés à mes vêtements, je remarque qu'une couverture était déposée sur moi... Je sais, je sais que c'est un ange qui me veille.

Renzo, mon protecteur silencieux, le dernier menuisier de la famille, à qui on a laissé l'étage supérieur de l'entrepôt. Je monte chez Renzo et sans échanger un mot, je bois son café brûlant, je respire l'odeur de son tabac et mon dieu, comme je me sens

réconfortée dans son décor chaleureux de vieilles commodes, j'effleure sa collection de pipes accrochées au mur, je les compte et les recompte. C'est un autre rituel et chaque fois, cette éternité en arrêt m'apaise.

Après cette nuit, je prends ma décision : Je serai au rendez-vous dimanche soir sous le sapin...

A peine arrivée à l'hôpital, le chef de mon service accourt.

« Claudine, des policiers t'attendent, je les ai laissés dans mon bureau »

– Etes-vous mademoiselle Claudine Vandestraeten ?

– Oui bien sûr.

– Connaissez-vous Jean-Michel Vandestraeten ?

– Euh... non.

– Il semblerait pourtant que ce jeune homme soit de votre famille.

– Pas à ma connaissance.

– Il a été transporté aux urgences cette nuit pour une bagarre, il fait partie d'une bande que nous suivons le plus régulièrement possible, vous savez ces fameux « MBH » ?

– Non pas vraiment.

– Non bien sûr, il s'agit d'un groupuscule extrémiste flamand ayant des connections fréquentes avec le groupe wallon FN. Ils se reconnaissent de la famille nazie et en plus de piller les tombes juives, ils tentent de déstabiliser l'état en usant de provocations incitant à la violence.

– Oui, je vois plus ou moins ce que vous voulez

dire mais en quoi ça me concerne ?

– Une bagarre entre flamands et wallons a mal tourné et ce jeune homme s’est retrouvé avec un couteau planté au bas du thorax, il est dans cet hôpital aux soins intensifs.

Ses papiers nous ont permis de retrouver sa mère qui doit être en train de faire le trajet depuis Soignies mais son nom de famille a interpellé le médecin de garde et c’est ainsi qu’il nous a mis en contact avec vous.

– Oui, mais je vous répète que je ne le connais pas.

– Nous allons poursuivre nos recherches administratives et vous tiendrons au courant Melle Vandestraeten, c’est peut être une personne éloignée de votre famille. Bonne journée.

Le médecin des soins intensifs me laisse entrer :

« Peu de chance de survie malgré l’opération de cette nuit. Mais qu’est c’qu’il fait ici dans les Ardennes ? Il habite à Soignies ! Regarde ça quelle misère, et ce n’est qu’un gamin de 17 ans »

Une frêle silhouette, pas très grand, jeune, crâne rasé, la croix celtique tatouée sur le bras gauche. Il ne m’entend pas sous l’effet des antidouleurs puissants.

Je lis le protocole qu’on me tend : né le 10 / 04 / 1966 à Cologne.

Oh non ! Je me trompe, ça ne peut pas être possible. Mon dieu !

La feuille du protocole retombe en tourbillonnant

aux pieds du médecin ébahi, et comme une enfant prise en faute, je m'enfuis...

Je me rends au bureau de police pour retrouver l'inspecteur qui est chargé de l'enquête.

– Calmez-vous mademoiselle, vous paraissez être sous un choc.

– Je le suis, mais avant de tout vous expliquer, je voudrais avoir le plus d'informations possibles sur ce jeune homme qui fait partie de ma famille en effet mais dont je ne connais rien.

– Un petit bandit, excusez-moi, je suis obligé de vous le dire, fugues nombreuses de l'école, usages de drogues, violences, il a déjà un fameux fichier. Il est élevé par sa mère revenue d'Allemagne pour se réfugier chez la grand-mère maternelle du gamin suite à une séparation houleuse avec le père qui termine sa carrière de militaires avec de nombreux séjours pour désintoxication alcoolique, triste parcours, rien de bien original dans un tel contexte familial.

– Mais quel rapport avec vous ?

– Je vais essayer de tout vous expliquer, puis-je vous donner rendez-vous demain c'est mon jour de repos ?

Il faut que je le revoie, je ne peux combattre cette envie morbide.

Je sais qu'il ne résistera pas à sa blessure Jean-Michel Vandestraeten, mais je veux ce rendez-vous avec mon destin. Je veux savoir ce qu'il attendait de moi, je veux découvrir sa haine.

Il a ouvert les yeux, on sait tous les deux qui nous

sommes. Des yeux bleus que je reconnais !

On se fixe sans un mot, sans un geste. Rien.

C'est trop tard...

En refermant la porte, je me heurte à Jeanine, sa mère.

Figée d'abord par la surprise de me revoir, elle parvient cependant à vociférer d'une voix stridente, saccadée, hystérique :

« TOUT ÇA C'EST DE TA FAUTE ! »

Je ne peux plus éviter le rendez-vous chez l'inspecteur pour relater toute cette histoire commencée il y a 17 ans.

## Cologne1965

Le sifflement du chef de gare me fait sursauter comme un hoquet imprévisible.

J'ai bien fait de choisir ce compartiment vide. Vide de paroles, vide de regards....

Bruxelles s'éloigne dans un flou de cheminées et de jardinets misérables volés au béton.

C'est étonnant comme les villes savent s'encadrer de laideurs déprimantes !

Après mes 3 années d'études pour le métier d'infirmière, j'ai choisi un poste provisoire en Allemagne, je serai au service de l'armée belge à Cologne.

Je dois rester ferme et ne rien changer à ma décision, surtout ne pas renoncer, surtout ne pas faiblir. Je psalmodie, comme un cantique, les étapes de mon plan. Je récite les solutions prévues pour les conjonctures imprévisibles. Je mémorise les 3 règles absolues : Ne jamais rien écrire, économiser les paroles, laisser venir l'ennemi. Je répète mon nouveau prénom : Alice.

Liège : arrêt, ouverture des portes.

Dans le couloir, des jeunes militaires rentrant de permission, incapables de maîtriser leur besoin de rapporter à grands cris, des voluptés fabriquées ou des fiancées langoureuses.

Tout à coup le calme car le groupe s'est arrêté devant moi. Je feins la somnolence.

Ne pas ouvrir les yeux pour dissuader les intrus mais l'un des soldats, me montrant sans doute du doigt, lâche d'un ton égrillard : « hé les gars, regardez ce qui nous attend !! Une blonde endormie, faut pas laisser passer ça !! »

Je ne crains pas des soldats en goguette, ils jouent leurs jeux de gamins affranchis, ça ne dépassera pas les limites des fanfaronnades, mais je voulais juste la solitude.... tant pis !

« Bonjour mademoiselle, on peut vous tenir compagnie ? Une jolie fille comme vous ne doit pas voyager seule. »

Ce que je retiens de cela, c'est qu'ils m'ont prise pour une blonde. Le piège fonctionne, ma perruque est impeccable...

Leurs vantardises qu'ils égosillent servent surtout à épater leurs copains de chambrée et ma participation consiste à sourire poliment quand il le faudra, tout en me remémorant ce qui m'a amenée dans ce train aujourd'hui.

Je dois, pour cela, remonter jusqu'à ces années douloureuses où je me suis ensevelie dans la cellule du

mutisme. Je n'avais trouvé que cette solution pour enfouir les lambeaux de mon histoire.

Quand j'ai osé sortir du cachot de la folie, je voulais faire mes premiers pas en tenant très fort la main de Mamima, ma grand-mère maternelle, il y a 5 ans de cela.

Je me souviens de l'émotion, quand j'ai touché sa main de vieille, immédiatement un flot d'images m'a submergée dans un parfum reconnu. J'ai senti l'existence des mots vibrer à travers sa peau, comme une source à ma soif de réponses. Ils attendaient ce contact pour jaillir, j'ai eu un sursaut face à leur fougue impatiente. Tant de mots, sous cet emballage fripé...

Mes doigts parcourent la couche feuilletée de ses mains. L'infirmière a tenté de m'arracher à mon pianotage frénétique quand soudain sa voix de vieille a expulsé dans un souffle : « laissez-la, nous nous parlons ».

Nous nous parlons... Moi, cloîtrée dans le silence depuis si longtemps et elle, recluse dans sa mémoire défaillante.

Nous nous parlons... Elles ont ri, la gardienne de mon temple et l'infirmière incrédule.

Les mots frétilent comme des alevins dans un reflux intact de sa mémoire et bientôt les miens franchiront sans peurs mes lèvres scellées. Je le sais....

Je lui ai dit : « je suis prête Mamima, attends-moi. »

J'ai entendu ma gardienne dire aux autres : – « Cet entêtement alors que sa grand-mère ne la reconnaît peut être pas ! Rentrons ma petite chérie »

Elle me parle comme à l'enfant folle que j'étais....

J'ai 20 ans. J'entends tout, je sais lire, compter et me parler. Mes mots sont nets, incisifs et clairs mais eux, à l'extérieur, ne les entendront pas encore. Ils virevoltent dans mon âme comme des papillons mais je sais que certains ne devront jamais atteindre mes lèvres, ceux-là, je les traque puis je colle leurs ailes aux parois de mon esprit.

Cette traque m'épuise... même la nuit, j'ai appris à les repérer. C'est fou le nombre d'oripeaux qu'ils endossent, j'ai déjà été piégée, alors je veille.

On m'endort à coups de somnifères et mes fantômes se présentent dans un amas d'images floues superposées comme dans un kaléidoscope usé puis ils s'éloignent, ces intrus, pour disparaître derrière un mur de brume chimique.

Je sais écrire bien sûr, mais j'ai condamné mes doigts au silence, on n'est jamais assez prudent, on ne sait jamais ce qui pourrait s'échapper innocemment du flux fougueux de l'encre.

Est-on toujours maître de ses mots ?

En est-on vraiment les créateurs ? Il y a des traîtres parmi eux et je connais la douleur qu'ils infligent.

Ma gardienne n'a rien compris à la vie qui fourmille en moi. Elle a toujours regardé mes